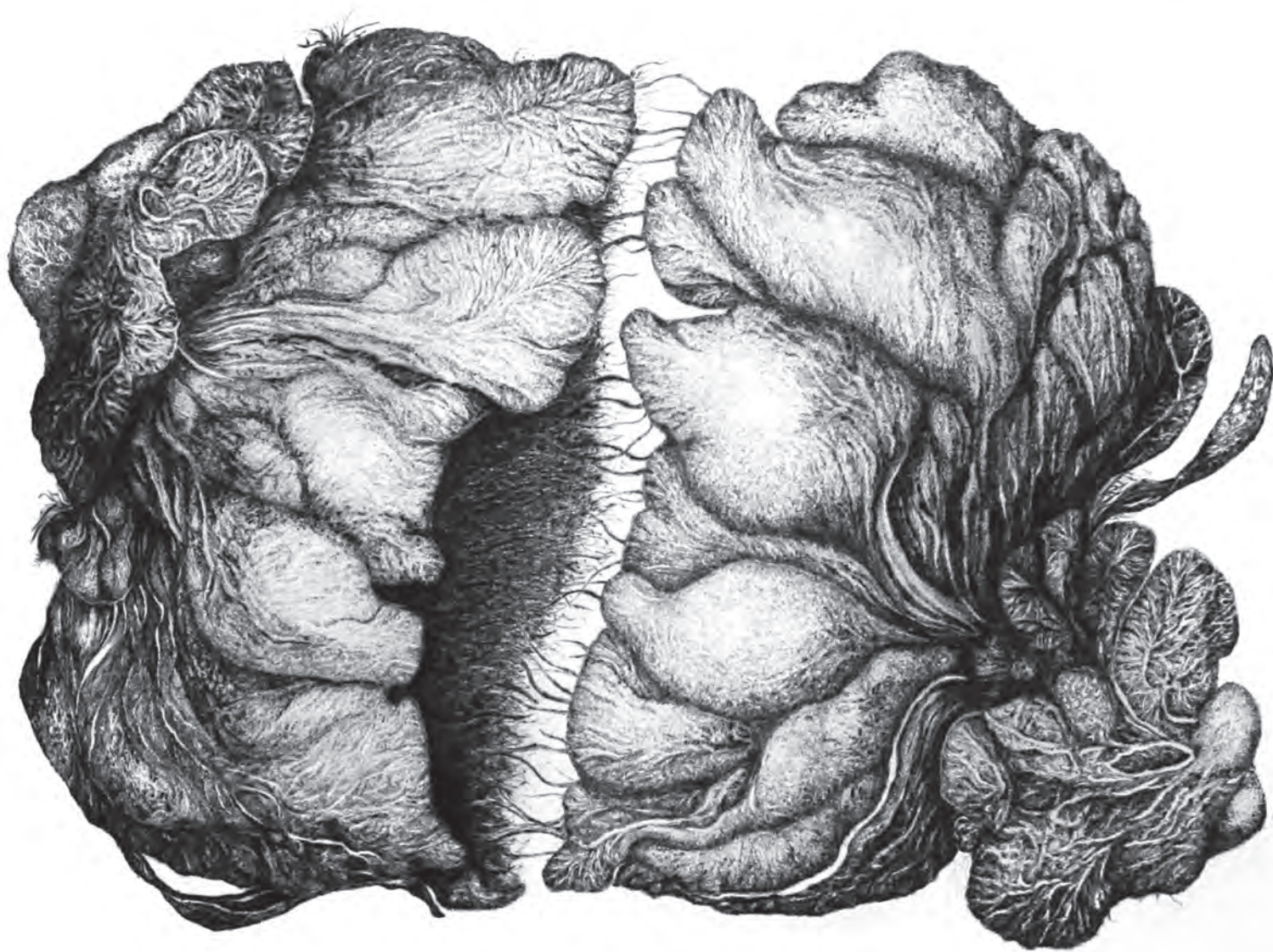


En accord avec Claude Vigée, je voudrais rendre hommage à la mémoire d'un ami qui nous était, à lui et à moi, très cher. François-René Daillie était né le 23 mars 1925, il nous a quittés le 31 octobre 2012, au terme d'une longue maladie supportée avec un grand courage. Polyglotte, grand voyageur, il a aimé les pays lointains où il a vécu. Il les faisait siens, dans un assentiment de l'être qu'il nommait « l'appatriation », tout en restant fidèlement enraciné dans la terre bourguignonne. Il laisse une œuvre d'une foisonnante richesse : poète, romancier, essayiste, il fut aussi un remarquable traducteur, de l'anglais, de l'allemand, de l'italien, mais aussi du malais et de l'indonésien. Je citerai seulement, de l'anglais (et de l'américain) : John Hawkes, Jean Rhys, Henry James, William Carlos Williams (la trilogie dont le premier volume est *Mule blanche*) et aussi un beau choix de poèmes de Wordsworth, paru chez Gallimard en 2001. De l'allemand : Jürgen Becker, Reiner Kunze, Heinrich Böll, et, en poésie, Ingeborg Bachmann et surtout, de Rilke, la remarquable version des *Élégies de Duino*, parue en 1994 à La Différence et en 2000 à l'Escampette. De l'italien : Sciascia, Bevilacqua, Savinio. Les traductions du malais et de l'indonésien méritent une place à part : A travers elles nous avons accès, pour l'indonésien, à deux grands romans de Pramoedya Ananta Toer : *Le Fugitif* et *La Fille du Rivage*. Du malais, je mentionnerai le roman d'Anwar Ridhwan, *L'autre rive*, mais surtout les longues années de travail qui ont été consacrées à la collecte, la traduction et l'étude des pantoums malais dont la somme a été rassemblée, après de nombreuses publications partielles, dans la grande anthologie en forme de récit, intitulée *La lune et les étoiles*, parue en 2000 aux Éditions des Belles Lettres. Des pantoums figurent aussi en exergue à chacun des chapitres du dernier roman publié : *Elisa ou la Maison malaise* (Fédérop, 2006).

Mais François-René Daillie a également fait œuvre d'éditeur de poésie. Les trente numéros de la prestigieuse revue emblématiquement nommée *Solaire* ont tenu une grande place dans l'esprit et le cœur de notre génération. Créée en 1972, en Egypte, puis continuée dans le Gard, à Issirac, entièrement portée par le désir de son créateur de donner à entendre une poésie authentique, libre des préjugés et des conventions d'une époque, elle a cédé le relais, en 1983, après un numéro exceptionnel consacré à Gaston Bachelard, à la collection *Vérité Intérieure*, dont chaque volume était consacré à un seul auteur.

Claude avait pour François-René Daillie une grande amitié et une profonde estime. François-René Daillie avait vécu sa rencontre avec l'œuvre de Claude, à travers le *Journal de l'Été indien*, lu et médité lors de son séjour au Pakistan, en 1970, comme celle d'une fraternité de sensibilité et de pensée. C'est la résonance profonde de cette rencontre qu'il avait exprimée dans la très belle contribution qu'il avait envoyée au Colloque de Cerisy en 1988, sous le titre « *Vivre, vivre...* » contribution que l'on peut retrouver dans les Actes du colloque publiés en 1992 par Albin Michel sous le titre *La Terre et le Souffle*, et qui a été reprise dans le recueil d'essais *Le ciel sur la colline* paru aux éditions Le temps qu'il fait en 1994.

En voici quelques extraits : « *L'Été indien* – son *Journal* surtout – est entre tous les livres de Claude Vigée celui



Paola Didong, *Transmission*.
Pointe sèche.

qui me vient toujours à l'esprit lorsque je pense à lui, celui-là même que j'ai envie d'ouvrir alors et qui, aujourd'hui encore, fait partie de ceux que j'emporte quand je m'en vais pour longtemps loin de chez moi.... [...] Lorsqu'un livre compte à nos yeux, n'est-ce pas souvent parce qu'il semble avoir été écrit exprès pour nous et s'offrir au moment voulu à notre lecture, devenant ainsi *contemporain*, quoique d'une époque toute différente ?

Contemporain, *L'Été indien* l'est doublement pour moi de l'un de mes livres, *Vita Nova*, Journal d'Islamabad, bien qu'antérieur de plus de quinze ans. En raison, d'une part, du lieu et du moment de sa première lecture, que je n'aurais aucune peine à situer, si je les oubliais, grâce aux indications que porte, au crayon sur la page de garde, l'exemplaire qui depuis ne m'a jamais quitté : « Islamabad, avril 1970 » ; d'autre part et surtout, d'une rencontre de préoccupations et de conception déjà bien affirmées à l'époque en ce qui me concerne, mais dont je retrouvais le son chez un autre, à peine mon aîné – alors que je croyais bien être le seul en ce temps-là à m'obstiner dans ces parages –, et à quoi reconduisent, dans les pages de ce mois lointain, deux citations entre toutes celles dont j'aurais pu alors remplir ces cahiers :

« Il faut rêver, oui », dit la première, – « mais rêver le monde concret, *rêver la création, non pas l'imaginaire* ». (C'est Vigée qui souligne, sinon je l'eusse fait moi-même.) « Tout ce qui surgit, qui est pour moi la vie depuis l'enfance. Songer à la réalité, comme à un pain rêche, au terreau granuleux et profond. » Conviction qui pour moi n'était pas nouvelle, faisant partie depuis des années sans doute des évidences, mais réclamant alors d'être saisie, clamée, revendiquée – affirmée et confirmée – et surtout *partagée*. Comme cette autre : « Oublier le passé, mettre en acte le pur silence du moment. Alors le passé revient. Mais il est devenu la substance de l'instant : il est d'ici. »

[...]

Je m'étonne aujourd'hui de n'avoir retenu dans *Vita Nova* que ces deux citations, car nombre de passages du *Journal de l'Été indien*, de mon exemplaire s'entend, sont soulignés ou cochés en marge. Comme pour bien situer l'humeur et le moment, un passage encadré, flanqué d'un point exclamatif et d'une date, 13.4.70 : « Il existe si peu d'êtres authentiques, et il faut vingt ans pour se rencontrer dans ce désert surpeuplé. » Façon de noter la surprise : « Pourquoi avoir tant attendu ? »

[...]

Maintenant encore, reparcourir *l'Été indien* c'est repartir au soir, à peine émoussée la percutante chaleur du jour, à travers les champs abandonnés proches de ma maison d'alors – la ville n'étant alors que très sporadiquement construite. Là-bas, en cet avril torride et parfumé, j'attendais chaque jour que les ombres s'allongent à travers le territoire ouvert à tous vents de cette capitale à peine sortant de terre. J'emportais avec moi ce livre, que j'ai lu pour une large part sur une butte d'herbe pelée, sous un mimosa épineux, auprès d'un petit marabout, seule construction en cet endroit...

Y retrouver tant de passages soulignés, c'est avoir clairement sous les yeux ce qui donnait sens à la rencontre, à travers la distance et les années, en dépit de toutes les différences, de la profonde diversité des origines et des chemins, « dans ce désert surpeuplé », d'un être authentique avec qui, globalement, je le sentais sans pouvoir l'analyser dans le détail, je partageais quelque chose d'essentiel.

Fût-il le seul, je n'étais donc plus seul : j'avais un compagnon, plus que cela, un véritable ami, pour qui comptaient certaines des choses qui m'étaient, qui me sont restées les plus sûres et les plus chères, pour tenir face à des tendances alors majoritaires dans *l'establishment* de la prétendue modernité.

[...]

- 98 -

Je ne vais pas passer au crible toutes ces citations, qui pour moi reflétaient de communes interrogations, constatations ou certitudes, comme j'ai pu le faire mentalement ces jours-ci en relisant ce premier grand livre de Vigée, seulement revenir sur la rencontre, telle que je puis la retrouver dans mon livre d'alors. Ce qui me frappe surtout c'est que celle-ci ... ait été comme pressentie, comme annoncée dans les mois précédents. Relisant en même temps les deux livres, je découvre ou retrouve des rapports surprenants entre certaines de nos notes respectives, des similitudes, des identités même – jusque dans les termes – des choses, en bref, qui soulignent à quel point tout me menait alors vers cette rencontre.

Ainsi j'avais noté, peu de temps avant celle-ci : « ... nous et le monde... Nous pouvons prendre nos distances, pas nous en retirer ; chercher les voies d'un salut commun, d'une pensée qui intègre le monde et le sauve avec nous, pas nous sauver sans lui. » Avec quoi je trouvais plus qu'une simple parenté dans ce passage de Vigée : « La fuite au désert ne résout rien, même pour l'individu d'exception. Il faut pouvoir libérer tous les hommes, si l'on veut être libre soi-même. »

[...]

Mais voici qui allait plus encore à l'essentiel : du même impératif qui, au mois de février précédent, avait pris pour moi la forme d'un infinitif bref et catégorique – soit souligné : « tout dépouiller, tout, et *vivre* » – soit répété, comme à la fin d'une tirade sur l'écriture, dans le refus de la dévoration par celle-ci « Vivre d'abord, vivre, vivre ! », voilà que le livre de Vigée débordait : « Le secret de l'existence à tout prix est d'oublier d'en référer peu à peu à soi comme à un absolu [...] A l'aube de chaque jour les créatures et les choses ne parlent toujours qu'une seule langue [...], la langue dans laquelle les yeux saisissent, les corps vivants s'étreignent, la tendresse passe d'une épaule à une autre. [...] Pour le reste, "vivre, vivre, rien que vivre". »

Oui, le mot vivre est omniprésent, il surgit à chaque détour du livre... Il jaillit sans cesse naturellement sous la plume de Claude Vigée, signe de la force vitale dont il est animé.

[...]

Il s'écrit, comme Rilke dans la septième *Élégie* : "*Hiersein ist herrlich !*" « Vivre est une merveille qui nous est d'abord jetée sans compter, pour l'éternité selon toute apparence, comme la beauté terrifiante des corps. »

[...]

J'aimerais en rester là, ces quelques repères suffisant pour situer... un champ commun avec les pôles, les lignes de force du magnétisme qui l'innerve. Et me réjouir aujourd'hui encore de cette rencontre, de cette amitié, de sa richesse. Avec, toutefois, une nuance de regret. Rilke, pour Vigée comme pour moi *incontournable*, j'ai le sentiment qu'il ne lui rend pas vraiment justice ; « Rilke, écrit-il – et c'est un reproche – voulait rendre la terre invisible en nous ; » Mais était-ce bien l'intention du poète, ou une question qu'il posait à la terre tout entière ... « Est-ce pas, Terre, ce que tu veux : renaître en nous / *invisible* ? »

Et François-René Daillie demandait à « conclure cet hommage en y associant le poète de la neuvième *Élégie*, celui ... qui parle si fort dans le sens de ce « vivre, vivre ! », de ce *Hiersein* si merveilleux...

Nous, les plus éphémères. Une fois chaque chose,
rien qu'une fois. Une fois et c'est tout. Et nous aussi

rien qu'*une* fois. Et jamais plus. Mais *une* fois,
quand ce ne serait qu'*une* fois, avoir été cela :
de cette terre, voilà qui semble irrévocable. »

Le texte dont je viens de vous lire des extraits se trouve dans le volume des actes du Colloque de Cerisy, le dernier des Messages, ces contributions envoyées par les intervenants qui ne pouvaient être présents. Il précède immédiatement l'entretien avec Claude qui est l'épilogue de la rencontre et du livre. A cet entretien nous avons donné comme exergue une citation de *Pâque de la Parole* dont je transcris ici deux fragments : « Il suffit d'une graine vivante, d'un mot vrai, d'une simple syllabe clef qui veut et peut ouvrir la pesante porte verrouillée du oui.

[...]

Vivre, qu'est-ce donc, sinon œuvrer pour cette ultime et improbable rencontre ? Autant que douleur, l'attente est une grande amitié. »



Paola Didong, *Issue ramifiée*.
Pointe sèche.